

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Choses du Chili (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 135-138

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Choses du Chili

(Suite)

Les Araucans croient bien à une autre vie, mais sans aucune idée précise sur la vraie situation de la « terre des esprits » ; tout au plus supposent-ils qu'elle se trouve de l'autre côté de l'Océan. Moins encore en prétendent-ils savoir sur les occupations des âmes dans cette autre vie, y voyant plutôt un changement de lieu qu'un changement d'état. « Comment le saurions-nous, puisque nous n'y avons jamais été ? » disent-ils. Par contre, ils ne croient guère à des sanctions dans l'autre monde pour la conduite menée en celui-ci. Ils attribuent seulement leur bonne ou mauvaise chance à quelque être supérieur. Si quelques-uns ont une idée du ciel et de l'enfer, ils l'ont acquise par le contact avec des chrétiens. Les morts accompagnent les vivants dans les combats contre les ennemis de la patrie et les soutiennent de leurs encouragements et de leurs félicitations.

En temps de guerre, autrefois, on sacrifiait de temps à autre un prisonnier. On l'obligeait d'abord à creuser une fosse dans laquelle il devait jeter un certain nombre de petits morceaux de bois, en nommant un par un les guerriers les plus célèbres de sa tribu ou de sa nation, au milieu des moqueries et des imprécations des spectateurs. Il devait ensuite combler la fosse dans laquelle il était censé avoir enterré la renommée et la valeur de ses compatriotes. Cela fait, on l'abattait d'un coup de massue, on lui ouvrait la poitrine, on en extrayait le cœur encore palpitant, on le présentait au « toqui » ou président de l'assemblée qui en exprimait un peu de sang et l'absorbait, puis le passait à ses guerriers qui en faisaient autant. Après avoir promené la tête du prisonnier au bout d'une lance, on faisait du crâne une coupe qui servait aux libations des festins. Cependant, ces sacrifices étaient moins des actes religieux que des hommages aux compagnons d'armes morts dans les combats. C'est de cette manière

que, selon les chroniqueurs, mourut Pedro de Valdivia, l'illustre conquistador du Chili. Vainqueur des Araucans en maints combats, il finit par tomber en leurs mains et termina dans les supplices, au fonds des forêts, sa brillante carrière.

On ne saurait non plus appeler proprement religieuses les pratiques de magie et de sorcellerie auxquelles s'adonnent les médecins ou « machis » parmi les « mapoutches » (nom que se donnent à eux-mêmes les Araucans). L'ensemble de ces rites ou cérémonies s'appelle « machitrin », et la prestidigitation paraît y avoir une grande part. Le « machi » se présente ordinairement chez son malade à la tombée de la nuit, heure propice pour ses enchantements. Le patient est étendu à la renverse au milieu de la « rouca » ou cabane, et tous les membres de la famille sortent ou se tournent vers la paroi. Après avoir examiné les symptômes de la maladie, le machi commence une longue cérémonie qui consiste d'abord en un chant monotone qu'accompagne le tambourin. Il s'excite, fait des contorsions violentes, jusqu'à tomber à la renverse comme en une attaque d'épilepsie, les yeux perdus, la bouche écumante, le corps agité de convulsions, jusqu'à ce qu'il finit par rester comme mort.

C'est le moment attendu : un certain nombre de jeunes gens, nus et peints de façon à se donner un aspect effrayant, montent à cheval et galopent furieusement autour de la case, faisant retentir les alentours de leurs cris et hurlements. Ils portent des torches allumées ou des lances qu'ils agitent : tout cela pour épouvanter les mauvais esprits qu'ils supposent guetter le malade et vouloir lui faire un mauvais parti.

Remis de sa prostration, le machi déclare la nature et le siège du mal et procède à l'application des remèdes. Il manipule d'abord la partie du corps affectée jusqu'à en extraire la cause de la maladie, qu'il exhibe triomphalement et qui prend ordinairement la forme d'un crapaud, d'une araignée, ou de quelque autre bête répugnante qu'il tenait soigneusement cachée. On laisse alors agir les remèdes, et si la guérison survient, on la considère comme

miraculeuse, dans le cas contraire, on attribue la mort à quelque esprit supérieur ou aux machinations de quelque ennemi. C'est ce qu'on saura en disséquant le cadavre et en examinant le foie ; si celui-ci est resté sain, la cause de la mort était naturelle ; s'il est enflammé, il y a eu malveillance et le machi est dans l'obligation de révéler le coupable. S'aidant du « houécourou » (esprit mauvais), il entre en une espèce d'extase, et, au cours de celle-ci, il dénonce l'ennemi et décrit son crime. Les devins bénéficiaient de la crédulité absolue de leurs clients, et souvent celui qu'ils accusent est poursuivi et mis à mort par les parents de sa victime vraie ou prétendue.

Outre ces professionnels de la médecine, chez les indigènes comme partout, il n'y a pas de vieille femme qui n'ait ses remèdes contre toutes les maladies, et, en général, plus leurs compositions sont absurdes et répugnantes, plus on croit à l'infaillibilité de leurs recettes.

Après la mort de l'Indien, son cadavre reste exposé pendant plusieurs jours. Puis ses proches parents remportent à sa dernière demeure, et les femmes l'accompagnent de leurs lamentations pendant que l'une d'elles répand des cendres sur le sentier pour empêcher le mort de revenir à son ancien logis. Le cadavre se place dans la sépulture assis, regardant vers l'ouest, direction qui doit être celle du séjour des morts. La selle et les armes du défunt sont placées à côté de lui ; on y ajoute quelques provisions pour le voyage et quelques pièces de monnaie ou de verroterie pour qu'il paie son passage au Caron indien. On ferme alors la sépulture et, au-dessus, si c'est un chef ou cacique qui est mort, on étend sur un chevalet la peau de son meilleur cheval. De celui-ci on aura bien soin de manger la chair, dont les Indiens sont friands.

Il y a quelques années, je me trouvais dans une localité du Sud du Chili, près de laquelle existent plusieurs réductions d'Indiens. L'un d'eux, probablement en état d'ébriété, s'engagea sur la ligne de chemin de fer et ne s'aperçut de son erreur que quand il vit venir sur lui le train qui courait entre deux étroits remblais. Il voulut revenir en arrière, mais trop tard : l'homme et le cheval qu'il montait furent broyés. Quand je me rendis, le

lendemain, sur les lieux, je trouvai, au haut du remblai, tout un groupe d'Indiens qui cuisaient à la broche et mangeaient les restes du cheval.

Voilà bien les deux principaux ennemis de cette race qui, jusque vers 1850, était si forte et si valeureuse : d'abord, l'envahissement de son territoire par la « civilisation » et les progrès matériels qu'elle apporte ; même là où il n'est pas l'objet de sévices, l'Indien, ici comme plus ou moins dans toute l'Amérique, s'étiole et disparaît peu à peu. Les chemins de fer qui traversent en tous sens les forêts et les prairies de l'Araucanie rendront bientôt la vie impossible à ce peuple à peu près incapable de s'adapter à un autre genre de vie que le sien, fait de routine et de dédain du travail.

Ensuite, l'ivrognerie. Ce que les armes des soldats du roi d'Espagne ou de la République chilienne n'avaient pu obtenir, l'alcool est en train de l'opérer sûrement et rapidement parmi les mapouchez : il les a déprimés et appauvris, en attendant qu'il en finisse avec eux, ou au moins avec un grand nombre d'entre eux. Ce qui préserve encore les malheureux Indiens d'une plus prompte déchéance, c'est que la loi chilienne, les traitant en enfants mineurs, leur défend d'aliéner les terrains qu'on leur a assignés et qu'ils travaillent peu. Le jour, peut-être prochain, où cette loi céderait sous la pression des convoitises, la fin serait proche.

Heureusement, le christianisme qui, pendant des siècles, n'avait pu prendre pied sur le territoire des Araucans, — parce qu'ils voyaient dans les missionnaires l'avant-garde des envahisseurs et parce qu'ils ne pouvaient se résigner au bouleversement que supposeraient pour eux la suppression de la polygamie et la réhabilitation de la femme (seule obligée au travail), — le christianisme est en train de régénérer et de sauver ce qui peut être sauvé et de l'incorporer à la nationalité chilienne. Mgr Guido de Ramberg, Capucin bavarois et Préfet apostolique d'Araucanie, a réuni ces jours passés en une nombreuse assemblée des représentants de toute la population indienne et leur a fait accepter un programme qui, s'il est suivi, peut devenir pour elle « le fondement de jours nouveaux ».

*Un ancien élève de l'Abbaye,
Missionnaire au Chili.*